



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

Lyon et le Rhône.....	Six mois. 6 fr.	Un an. 12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

DIRECTION ET RÉDACTION :

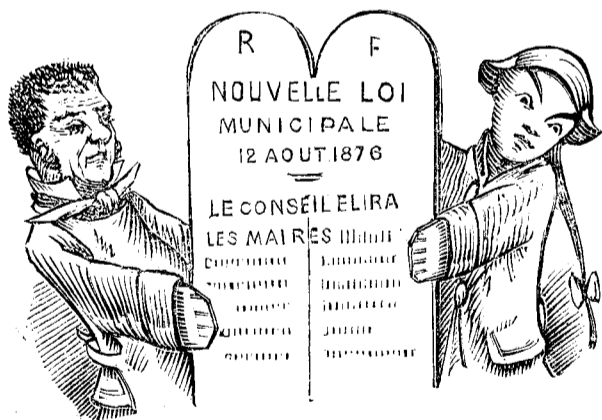
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 71

BOITE POUR LA CORRESPONDANCE

Guignol et la nouvelle loi municipale

Eh ben, z'enfants, te pas que vous n'avez été dedans la joye de la satisfassion en appernant la façon comment nos t'amis de la campagne — les gones d'Oullins, de Craponne, et d'ayeurs — n'ont manigancé dimanche darnier leur trafusement candidatatoire et électorable? Ces mamis, que sont de ruraux, n'ont ben montré à c' coup qu'y sont pas pus de borniclasses ni de cogne-mou que les autes. Y n'aviot z'à nommer de conseyers murnicipals et y n'ont pris de republicains sans tâtilloner et tout comme auriont fait de cetolliens de la Guyotière ou des Pierres-Plantées. Ça prove ben que les campagnards sont pus de bugnasses ni d'z'arrierés et qu'à l'heure d'aujourd'hui y n'y voyent clair dedans leurs affaires et veulent pus les laisser petafiner. Bravo, les frangins! Je sis si tellement content que je vodrais coquer à la pincette tous ces braves gones que font viendre le blé et que curtivent la vigne pour nous faire chiquer depain et licher de vinasse!

Toutes ces élessions-là, ça n'a z'été à cause



de note nouvelle loi murnicipable; vous savez ben, celle que nos arreprésentants deputés et sellateurs n'ont votassassée le douze du mois d'août darnier et que dit comme ça : *Le conseil murnicipal élira le maire et les adjoints dans toutes les communes à l'esqueceptance des villes que sont de chefs-lieux de département, d'arrondissement ou de canton.* Velà des esqueceptances que ne sont pas de juste et que me fichent la colère dedans l'estôme. Comme si nous n'étions pas tous de Français et comme s'y devait ésister de pirviléges et de differences? Reusement que c'tte loi n'esse que porvisoire et qu'on pourra la sanger un de ces quate matins. Pisque elle est déjà pus chenuse que celle que n'aviot detrancannée si sâlement ces pillandres de Broguelie et de Buffet en sèpetante-quate, faudra l'améyorer tout en plein pour qu'y

ait pus ces inégalitances que font bisquer et ronchonner tous les bcs cetolliens.

Le vingt-neuf du mois passé, m'sieu de Marcère, que n'esse menistre des Intérieurs, a griffardé z'à tous les parfaits qu'y fallait faire faire d' z'élessions dans toutes les communes oùsque les conseyers murnicipaux seriont pas au grand complet, pace que ceux-ci n'allaient ben'ôt z'avoir à nommer de maires et d' z'adjoints. Faut ben esperer, pisque les élèqueteurs ont choisi de conseyers que sont de republicains, que les murnicipaux, à leur tour, prendront de maires que soyent pas de badingueux ni d'z'henriquiquisses.

Pour quant à ceusse-là que n'aviot z'été nommés par l'ordre moral ou le gouvernement de combat, comme y disent, y n'ont ben vite été degrabolés de leur mairerie et feurcés de s'escanner devant le suffrage universable que les conuait pas et que les a fichus dihors avé de coups de pied quéque part. Y voliont gouverner de cetolliens que les avaiot pas élus, ces cancornes; comme si ça se povait dans un pays comme le nôte oùsque chacun n'a z'appris à faire arrespèqueter ses droits! Guieu de guieu! Ont y z'aeu de peine à quitter leurs sous-ventrières trécolores que leur z'avait fichues sus l'embuni c'tte charipe de Broguelie, leur patron! Y se cramponnaient à toute éreinte à leur poste d'où on povait pas les derapper. Enfin y n'ont feni par faire phelippe et se déclaveter la margoulette sus le coquemard électorable que l'on



avait z'apporté dans chaque mairerie. Oh là, là, les gones, nous ons-t'y ri de bon cœur en arreluquant ces sigrollements de caboches, ces aplatissements de pifs et ces pochements de quinquets!

Ainsi, tenez, à Saint-Jenny-l'avale, oùsque je n'ai de cousins et oùsque je vais, de fois qu'y gn'a, la dimanche faire de virlégiature et chiquer le saucisson d'Oullins avé mon vieux t'ami Gnafron, y gn'avait pour maire le m'sieu

Chaurand que n'a z'été député. C'était z'un réassionnaire mimeron un et un clerical comme on n'en arreluque d'insemblable nulle part ayeurs; pace qu'y n'avait z'été nommé baron — pas en France ben sûr — y s'était fichu dans le toupet de nous faire revindre au temps du desseptisme et de la Quisition. Eh ben! on l'a fait decaniller un des parmiers et on l'a z'envoyé voir dedans ses États de baronnie si gn'avait de mamis que voliont z'être encore gouvernés comme de bestiaux ou de mutons. Et on a fait tout de même à l'Arbresle, à Villefranche, à Givors, de partout enfin. Ouf! qué bon débarras!

Ainsi, d'après la loi de sèpetante-six, les maires et les adjoints seront nommés par les conseils murnicipaux dans toutes les communes oùs qu'y gn'a pas de chef-lieu; dans les autes, c'est ben toujours le gouvernement que les choisira, mais y pourra pas les prendre aute part que parmi les conseyers élus par les cetolliens. C'est la cause porquoi y faut que chacun fasse de sages reflectances avant de glisser sa canette votatoire dans la châsse électorable. Gn'a des tas de candidats que sont de tou'es les couleurs; des verts, des bleus, des blancs, et même ment beaucoup que sargent de nuyance et d'opignons comme de chemises. Fesez ben attention, les gones: faut pas prendre, comme de benonis, dans le cuchon à l'attrape que peut: faut ben choisir et nommer selement ceusse-là que sont de vrais t'amis et de republicains pour de bon. Ça fait que, comme ça, on pourra pas faire aute-ment que de vous donner de maires et de z'adjoints que soyent devoués à leurs communes et aux estitutions democratiques.

Du même coup, la nouvelle loi n'a fait deba-rouler toutes les commissions murnicipales que çartains parfaits n'aviot flanquées à la place des conseils élus. La pupart ont déjà fait quinet; celles que sont encore debout seront benôt z'à bas. Hein! les frangins, vous que n'êtes de Yonnais, vous savez ben ça que c'est que ces commissions et ça qu'elles valent au juste! Vous êtes payés, ou putôt vous avez payé pour ça. Nous ons t'aeu de commissionnaires au lieu de conseyers pendant tout le temps que ce bringand de Napolion-Troisse n'a z'été empereur, et nous ons pu apprecier la façon dont ces galavards manigançaient leur ovrage. Y saviont faire qu'une chose: lécher attendant... les pans du panai-re brodé de m'sieu le parfait Waisse, çui-là que n'a ramyé tant de piastres on sait pas trop comment — ou de m'sieu le parfait Chevreau, çui-là que n'a z'été menistre quand les Purs-chiens ont z'accommencé à faire d'z'invasions chez nous. Pour quant à la défense des interêts de la ville, va-t-en voir s'y viennent, Jean!

c'était ben le cadet de leurs soucis, à ce tas de gones mouvants.



Mais c'est pas tout. Et quand le parfait Ducros s'est z'amené à Lyon et qu'y n'a voulu faire rapiamus sus toutes nos libartés, nous ons vu encore note conseil murnicipal mis de coin et remplacé par de commissionnaires. Ceusse-là n'ont fait comme les anciens; y léchiont z'également ça que je vous ai dit. Dans la cambuse menistrative y fesiont de collagne avé le Bouvier et le Coco. A tout ça que japillait le parfait, y saviont que rebriquer : amen! Aussi faut voir comme y n'ont tramé de la bonne ovrage. Et pis, avé ça, on doit pas oublier que ces galavards, que n'étiont portant de richards et de gros bargeois, se fesiont abouler des vingte-cinq bat-tants par seyance pour jetons de presence, comme on dit. Enfin y se sont z'escannés avé le Ducros de la Maison-de-Ville, et faut ben esperer qu'y n'y ficheront pus jamais les pattes. Nous ons, à c'tte heure, de conseyers élus par nous et que travayent gratisse; et y sognent la façure de leur pièces, eusse, tandisse que les commissionnaires fesiont que de roustissures et de bousillages!

Par tout ça que je vous ai debobiné, vous voyez, les t'amis, que la nouvelle loi murnici-

pable n'a de qualités sariuses; nanmoins y s'en manque bigrement pour qu'elle soye ça qu'y faudrait. Ainsi, gn'a z'une chose que me fait revirer le sanque dedans la carcasse, si tellement je sis t'en colère quand j'y pense. Dans les deux parmières villes de France, Paris et Lyon, gn'aura pas de maires et d'z'adjoints élus derectement par le conseil murnicipal ni mèmement choisis par le gouvernement parmi les conseyers. C'esse encore de ces inégalitances que me font crier z'à l'injustice.

Doncque, nous aurons encore pour maire un parfait qui, presque toujours, sera pas Yonnais et que connaîtra rien de ça que nous intéresse le pus. Sans voloir le camromnier, qu'on le cogne voir en beau devant d'un méquier à six lisses, ou selement d'un ordissoir; qu'on lui dise — pas de faire aller la navette, pas de remonder les fils — mais de piquer en peigne, de faire virer le rouet ou simplement de faire une canette; maginez un peu comme y sera z'embarrassé et tout cavet! Eh ben! c'esse pour la murnicipalité comme pour la canuserie. Pour être maire, faut être gone du pays et n'avoir z'été nommé comme le pus capable par ses concetolliens, comme, pour être bon canezard, faut t'avoir z'été induqué tout miaillon dans la partie et n'avoir grandi dans l'ateyer.

Nous ons ben aussi de maires d'arrondissement; mais, ceusse-là, y z'arreprésentent encore M'sieu le parfait et c'est pas nous que les nommons. Ça qu'y veulent, c'est de z'honneurs et de décollations; à preuve le m'sieu Tapissier que n'a z'été décoré, tandisse que générablement c'esse le tapissier que fait de decorances chez les autes.

Enfin faut pas nous demarcourer; à l'incontraire, faut ben espérer, comme je vous l'ai déjà dit, que tout ça sangera et que Lyon n'aura bentôt autant de libarté que les pus petites communes. Nous sons portant pas d'z'insensés pour qu'on nous fiche tojours de

conseils juridiciaires comme aux melachons que delavorent tout leur saint-frusquin avé de poutrônes, même qu'on leur z'y colle leurs noms chez les notaires! Nous sons ben assez grands et arraisonables pour detrancanner nos affaires nous-mêmes!

Pour aujourd'hui, ça que me gonfle le gigier d'aise et de contentement, c'est la façon comment le suffrage universable n'a travayé ces jours darniers à la campagne. Pour le sûr, quand leur tour viendra, les Yonnais, que n'ont toujours donné le bon ézemple, sauront ben faire de la besogne aussi chenuse pour le moinsse. Arregardez voir un peu, les frangins, comme de partout les élèqueteurs se sont depatrouillés des maires et adjoints qu'on leur z'avait jadis imposés. Velà z'un spectacle que n'esse ben fait pour arrejoir tous ceusse que charissent la Libarté.

Te pas, les gones, que le suffrage universable n'esse la pus canante de nos estitutions et qu'y faut le faire arrespèqueter de tous ceusse que vodriont porter leurs arpions dessus?



Aussi, pour le defendre, vous trovezrez toujours en parmier vote vieux t'ami:

JEAN GUIGNOL.

CROISSONS ET MULTIPLIONS!

ACTUALITÉ

M. de Lavergne, sénateur, est dans son cabinet de travail. Il met la dernière main à son rapport sur la *Dépopulation de la France*. Sur sa table sont entassés les nombreux volumes de statistique qu'il vient de consulter.

M. de Lavergne (posant la plume — avec accablement). — Huit et cinq font treize; je pose trois et retiens un. Un et sept font huit... Il n'y a pas à dire; le calcul est exact. Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous? Si cela continue quelque temps encore, que deviendra le pays? La dépopulation de la France est un fait évident, palpable, prouvé par la statistique contre laquelle, hélas! aucune objection n'est possible... Ah ça, que font donc mes contemporains, et comment emploient-ils leurs loisirs diurnes et nocturnes? A peine un enfant neuf dixièmes par ménage!... Et de quelle façon entraver les progrès du mal? Quel remède apporter?... J'ai beau réfléchir à la question; je ne trouve rien que la désolante constatation de ce déplorable état de choses. Et, certes, ce n'est pas faute de chercher; ce travail, dont je me suis chargé, m'a tellement absorbé, que je n'ai même pas eu le temps de dépouiller ma correspondance. Voyons pourtant ce que l'on m'écrira.

(Il décachète et lit plusieurs lettres à lui adressées.)

« Monsieur le Sénateur,

« J'ai appris que vous vous occupez d'un travail sur la « dépopulation de la France. Comme je ne veux pas que « vous m'accusiez d'avoir participé par une abstention vo- « lontaire et coupable au malheur de mon pays, je m'em- « presse de vous prévenir que, si je suis restée fille jusqu'à « ce jour, ce n'a été aucunement de ma faute. J'ajouterai « même que, si vous me connaissiez un mari, je serais « prête à l'accepter de votre main, surtout s'il est jeune « et s'il a les yeux bleus et les moustaches blondes. Il se- « rait brun qu'au besoin il ferait encore l'affaire. Quant à « moi, je n'ai que trente-huit ans — le bel âge pour aimer! « — et — sans être précisément jolie, jolie — je possède

« quelques attraits capables de toucher le cœur d'un époux. « Agrérez, M. le Sénateur, etc..., etc...

« ANASTASIE COURTEDOT, « 99, rue Sainte-Catherine. »

« Monsieur le Sénateur,

« La dépopulation de la France, dont vous vous occupez, « est un fait malheureusement trop certain. Aussi com- « prenez-vous que l'on ait, pour vingt-huit jours, arraché à « leurs foyers, où ils eussent pu être si utiles, de nouveaux « mariés comme moi, sous prétexte que les réservistes « doivent être exercés au mouvement des armes? Si, par « votre protection, je pouvais être à l'avenir dispensé de « tout service militaire de ce genre, je vous serais fort re- « connaissant, et Albertine aussi — c'est le nom de ma « femme. Enfin je m'engagerais volontiers à me comporter « dans mon ménage de façon à vous satisfaire et à remé- « dier, autant qu'il est en moi, au funeste état de choses « que je déplore avec vous.

« GUSTAVE POTAUFEU, « Réserviste de la classe 69. »

« Monsieur le Sénateur,

« Au moment où vous vous occupez de l'importante « question de la dépopulation de la France, je crois « devoir vous rappeler que ma maison a toujours fait et fait « encore tout son possible pour conjurer le mal. (Voir mes « annonces à la quatrième page des journaux.) Un mot de « recommandation pour moi dans votre rapport, et je ne « doute pas que de nombreux célibataires, convertis par « vous, ne s'empressent de venir consulter mon riche « répertoire de demoiselles et dames veuves, pour se « choisir une épouse.

« Agrérez, etc..., etc... « DE FOY, « Agent matrimonial (célérité et discrétion). »

« Monsieur le Sénateur,

« Je m'afflige avec vous de la dépopulation de la France. « Mais que voulez-vous que j'y fasse? Je n'y puis absolu- « ment rien.

« Agrérez, etc..., etc... « ALBERT WOLFF, « Rédacteur du Figaro. »

M. de Lavergne, ayant lu ces lettres, va chercher dans son lit un repos qu'il a bien gagné par son travail de la journée. Il ne tarde pas à s'endormir. Des songes heureux viennent charmer son sommeil. Il assiste — en rêve —

à diverses scènes qui lui procurent la plus vive satisfaction :

ENTRE GARÇONS

Paul. — Ainsi, c'est décidé, mon cher Alfred. Tu te maries, toi que j'ai toujours vu professer une insurmontable répugnance pour le *conjungo*, la corde au cou, comme tu disais.

Alfred. — Oui, mon ami, je suis résolu à enterrer ma vie de garçon. La jeune fille que j'épouse n'est pas fort riche et ma future belle-mère me paraît suffisamment acariâtre. Mais — que veux-tu? — Eudoxie me plaît... Enfin le mariage est un devoir, aujourd'hui que la dépopulation de la France est un fait constaté.

Paul. — Ma foi, ton exemple m'entraîne, et si je connaissais...

Alfred. — Eudoxie a une sœur. Viens avec moi; je te présenterai à la famille. Nos deux noces pourront se célébrer le même jour; ce serait charmant. Et puis, si nous sommes beaux-frères, nous serons deux pour supporter une même belle-mère. Le fardeau sera moitié moins lourd pour chacun de nous.

DANS UNE CHAMBRE NUPTIALE

Virginie. — Finissez, monsieur Edouard... Edouard. — Mais, ma bien-aimée Virginie, puisque nous sommes mariés de ce matin... Mon empressement n'a rien que de très-naturel. Vous êtes si jolie!

Virginie. — Ne me pressez pas ainsi... Quelque affection que j'aie pour vous, j'ai un peu peur... C'est la première fois que je quitte maman... Soyez sage, et dans quelques jours...

Edouard. — Dans quelques jours! Mais je mourrais d'ici-là!! Cher ange, si vous n'avez pas pitié de moi, ayez du moins quelque considération pour l'honorable M. de Lavergne qui, lui non plus, n'aime pas à attendre!

Virginie. — Vous me prenez par mes sentiments, Edouard. Je suis bonne Française et j'ai à cœur de le prouver à M. de Lavergne.

EN FAMILLE

Gaston. — Cher papa beau-père, vous savez que, sur les trois cent mille francs que vous avez promis en dot

PANTINS ET FICELLES

LE CLÉRICALISME DU GÉNÉRAL BOUM

Le général Boum n'est pas content. Son *panache* — célébré par Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach — son *panache*, qui jadis faisait sa gloire et son orgueil, lui semble avoir perdu tout son ancien prestige. Pauvre général Boum ! Les lauriers d'autres chefs militaires l'empêchent de dormir.

« Tout est changé, s'écrie-t-il douloureusement. Autrefois les évêques s'occupaient de l'Eglise et les généraux de l'armée. Aux uns les mandements, aux autres les commandements ! Aujourd'hui les évêques rédigent des ordres du jour, font des plans de campagne contre les adversaires du *Syllabus*, lèvent des troupes et font des appels aux armes. Par contre, il est des généraux qui font des sermons, catéchisent et organisent les cérémonies religieuses. Il n'est plus parlé que de ceux-là ; leurs noms sont célèbres et, pour leur popularité, un sermon bien senti, des vêpres bien chantées équivalent à une victoire. Les généraux Maurice, Barry et Bonnaud de Martroy ont fait en quelque sorte des *pronunciamentos* cléricaux. M. de Mun — un simple *captaine* et démissionnaire encore ! — M. de Mun, de cuirassier qu'il était, s'est fait prédicateur, puis député. Le général Ducrot a fait mieux encore. Au Mont-Beuvray, il a fait célébrer une messe solennelle à laquelle toutes ses troupes — vingt mille hommes — ont dû assister ; il a sollicité et obtenu du pape une bénédiction et je ne sais combien d'années d'indulgence pour lui-même et tout son corps d'armée. Aussi n'est-il plus question que de MM. Ducrot, de Mun, Barry, Maurice et Bonnaud de Martroy. Un seul général occupe davantage l'opinion publique ; c'est le général Beckx, général des Jésuites. Quant à moi, je suis délaissé, oublié... Mais patience ; mon tour viendra. Et, puisqu'il est de mode aujourd'hui que les généraux jouent aux évêques et les évêques aux généraux, je saurai bien remplir mon rôle tout comme un autre. Pour commencer, je vais opérer la conversion de tous les soldats placés sous mes ordres. Les conversions de troupes, c'est encore du métier de général. »

Ayant ainsi monologué, le général Boum avise le fusilier Boquillon qui lui sert d'ordonnance.

— Boquillon, je suis très-mécontent de toi. Ne t'ai-je pas rencontré l'autre jour avec une femme ?

— Mais, mon général, que c'est ma payse, la Simone, vous savez bien...

— Ainsi, tu avoues ta honteuse immoralité.

— Mais, mon général, que c'est entre nous pour le bon motif.

— Il n'y a pas de bon motif qui puisse autoriser un militaire à regarder une personne qui n'est pas de son sexe. Ferme les yeux, Boquillon, quand tu rencontres les cuisinières et les bonnes d'enfants. Le ciel n'aime que ceux qui font vœu de chasteté, et le diable est bien tentant.

— Mais, mon général, autrefois vous disiez comme ça que le soldat français devait se montrer galant. Et puis vous chantiez des chansons avec ce refrain :

Et gaiement, et gaiement on s'élance
De l'amour, de l'amour aux combats !

— Erreur, Boquillon ! C'est de la sacristie que l'on doit

s'élancer aux combats. Tout à l'heure tu passeras chez moi ; je te donnerai le grand cordon de saint Joseph qui te préservera de toutes pensées impudiques. Ce qui ne t'empêchera pas de me faire quatre jours de salle de police, en punition de ton libertinage, à moins que tu ne préfères réciter cinq cents *pater* et cinq cents *ave*. C'est à ton choix. Va et ne pêche plus !

Le capitaine Bitterlin est introduit chez le général Boum.

— Mon général, je viens pour ces chevaux de la remonte...

— A quoi bon ? Monseigneur l'évêque de Nevers a dit au général Ducrot que saint Martin, le glorieux patron des militaires, avait un âne pour monture ; un jour, poursuivi de près par les Gaulois infidèles, saint Martin communiqua à son âne une telle force de jarrets que d'un bond il franchit une vallée. C'est de l'histoire, ça. Occupez-vous donc de chercher des ânes ; leurs cavaliers, s'ils ont la foi, n'auront jamais été mieux montés.

— Mais, mon général, c'est que, saperlotte, des ânes...

— Saperlotte ! Vous avez dit saperlotte !.. Ainsi, vous jurez, capitaine... Quel scandale !

— Mon général, je suis un vieux troupier, un vieux grognard, et je ne puis m'empêcher, nom de...

— Arrêtez, malheureux ! Vous allez blasphémer. Vous mériteriez d'avoir la langue coupée comme on faisait au bon vieux temps. En attendant le retour de cette pieuse coutume, vous serez aux arrêts pendant un mois, et vous aurez à dire votre chapelet cinquante fois par jour en l'honneur du Sacré-Cœur.

Le général Boum donne ensuite des ordres pour que ses officiers, sous peine de punitions graves, aient à se munir au plus tôt de billets de confession renouvelables tous les deux jours. Il écrit à Lourdes pour qu'on lui envoie de l'eau miraculeuse, à Rome pour qu'on lui adresse des scapulaires bénits par le pape ; eau et scapulaires seront distribués aux troupes. Il organise une messe, une procession et un pèlerinage. Enfin il rédige un ordre du jour en trois points, commençant par une citation de saint Thomas-d'Aquin — en latin — et se terminant par ces mots : « C'est la grâce que je vous souhaite à tous ! » Dans cette œuvre, destinée à être lue aux troupes assemblées, il s'occupe peu de choses militaires ; mais il glorifie le *Syllabus*, anathématise les libres-penseurs et les francs-maçons, terrasse les schismatiques et foudroie les hérétiques ; la République elle-même, dans ce sermon militaire, est assez peu ménagée.

Ce travail fini, le général Boum se frotte les mains. « Enfoncé Ducrot ! Enfoncé de Mun ! s'écrie-t-il avec satisfaction. A moi, toujours à moi le pompon, c'est-à-dire le *panache* ! »

Sur cette agréable pensée, il va se coucher et fait d'heureux songes. Il rêve que le général Beckx lui écrit : mon cher collègue, et que des groupes de fidèles agenouillés viennent lui dire : bénissez-nous, général ! Enfin, et comme dans une apothéose, Monseigneur l'Evêque le proclame le plus grand officier — c'est-à-dire le plus grand officier — des temps passés, présents et futurs. M. Ducrot, qui, n'étant ni mort ni victorieux, comptait sur son cléricalisme pour assurer sa gloire, M. Ducrot assiste désolé au triomphe du général Boum. Quant aux gens de peu de foi comme Hoche et Marceau — qui, eux, ont été vainqueurs et, de plus, se sont fait tuer — leurs admirateurs sont dans la consternation. Heureux général Boum ! Puisse durer longtemps son doux rêve !

CLAUQUE-POSSE.

CORS ET MUNETTES

Anniversaire de la proclamation de la République

C'est le premier Vendémiaire
Qu'une aurore nouvelle a lui...
Ce glorieux anniversaire,
Républicains, vient aujourd'hui.

En dix-sept cent quatre-vingt-douze,
Nos pères, sublimes héros,
Suivaient — en sabots, sous la blouse —
Hoche et Marceau, leurs généraux ;

Et c'est en cette même année
Que sont tombés les anciens fers,
Et que la République est née
Pour rendre libre l'univers !

Comme, au chant de la *Marseillaise*,
Nos aïeux terrassaient les rois,
Ce mot : *République Française* !
Fut dit pour la première fois.

Vingt-deux septembre ! O jour de gloire,
Par nous ton retour est fêté,
Car tu resplendis dans l'Histoire,
Jour premier de la Liberté !

CADET.

22 Septembre 1876.

1^{er} Vendémiaire, an 86 de l'Ere républicaine.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Il y a trois choses que l'on peut sacrifier aux femmes, sans éprouver de regrets durables : les cheveux, la barbe et les ongles. — Ça repousse.

* * *

Il est aussi sot de ne croire à rien que de croire à tout.

* * *

Il est plus facile de convertir un bonapartiste que le cinq pour cent.

PÈRE COQUARD.

à votre fille, je n'ai encore touché que vingt mille francs. Est-ce que vous seriez disposé...

M. Grossac. — Mon gendre, j'ai résolu de vous donner la dot de Victorine par à-compte de vingt mille francs, à chaque enfant dont vous me rendriez l'heureux grand-père. Ainsi agissez au mieux de vos intérêts et dépêchez-vous de mériter la dot de votre femme.

Gaston. — Quatorze enfants ! Et si, malgré tout mon bon vouloir, je n'arrive pas à ce chiffre... ?

M. Grossac. — Tant pis pour vous. Ce que vous n'aurez pas gagné, je le laisserai pour doter les jeunes filles pauvres. Il s'agit avant tout de porter remède à la dépopulation de la France.

Gaston. — Je suis bon citoyen. Avant peu, papa beau-père, vos écus seront dans ma poche.

AU TRIBUNAL

M. le Président. — Conformément à la loi, Madame et Monsieur, j'ai dû, puisque vous allez plaider en séparation, vous réunir dans mon cabinet afin de faciliter une réconciliation entre vous.

Madame Paturel. — Moi, me réconcilier avec monsieur ! Jamais de la vie ! Il m'a trop gravement offensée.

M. Paturel. — Moi, recommencer la vie commune avec madame ! Non, mille fois non ! J'ai eu trop à me plaindre de ses procédés à mon égard.

M. le Président. — Ecoutez... Les torts réciproques que vous avez l'un envers l'autre sont de ceux que l'on peut en somme se pardonner. Songez-y ; la dépopulation de la France... le rapport de monsieur de Lavergne... Allons, un bon mouvement !

M. Paturel. — Oui... peut-être... sans doute... je ne dis pas... Si madame voulait me promettre... De mon côté... je ne suis pas méchant, moi.

Madame Paturel. — Mon Dieu... certainement... si monsieur voulait s'engager... Au fond, je n'ai pas mauvais caractère.

M. Paturel. — Héloïse !...

Madame Paturel. — Hector !...

M. le Président. — Allons, embrassez-vous ! Que ma présence ne vous gêne pas.

CHEZ DE VIEUX ÉPOUX

Madame Denis. —

Quoi vous ne me dites rien ;
Mon ami, ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en !

M. Denis. — Mais, m'amour, je m'en souviens si bien que je crois être encore au temps heureux de notre jeunesse. Je me sens tout guilleret aujourd'hui. Je vous aime comme au premier jour.

Madame Denis. — Eh bien, Jean, que faites-vous?... Quelle est cette ardeur soudaine et inespérée ?

M. Denis. — Il s'agit de porter remède au mal signalé par M. de Lavergne. Ne serait-il pas honteux pour nous qui passons pour des modèles de vertu conjugale, que, dans cette circonstance, nous ne fissions rien pour notre pays ?

Madame Denis. — Mais, mon ami, à notre âge...

M. Denis. — Fais ce que dois ; advienne que pourra. Du moins, lorsqu'on a fait preuve de bonne volonté, l'on n'a rien à se reprocher.

M^{me} Denis. — Que faites-vous donc, mon cœur ?

M. Denis. — Rien... je me pique d'honneur.

M^{me} Denis. — Quel baiser ! Il est brûlant !

M. Denis. — Souvenez-vous en, souvenez-vous en !

M^{me} Denis. — Tendre objet de mes amours,
Pique toi d'honneur toujours !

M. de Lavergne en est là de son rêve quand s'avance auprès de lui un enfant rose et joufflu, le plus beau qui se puisse voir. Des ailes sont attachées à ses épaules ; il porte en bandoulière un carquois doré.

L'enfant. — Le remède que tu cherches, bon sénateur, c'est moi seul qui puis te le fournir.

M. de Lavergne. — Ce remède, quel est-il ?

L'enfant. — Ecoute d'abord quelles sont les causes du mal. La France — et c'est un grand malheur — voit diminuer sa population. Cela tient à ce que, pendant ces dernières années, les Français ne savaient plus aimer.

M. de Lavergne. — Comment cela ?

L'enfant. — L'Empire a été une époque de désordre

et de folie. Les citoyens, suivant l'exemple d'en haut, ont délaissé les saintes joies pour se livrer aux plaisirs faciles. L'Empire, c'était le temps où triomphaient les drôlesses. Comme celles-ci étaient encensées, admirées, recherchées, pourquoi les jeunes gens se seraient-ils hâtés de prendre pour femmes les filles honnêtes et sages ?

M. de Lavergne. — En effet...

L'enfant. — Mais ce n'est pas tout. L'Empire étant aussi une époque de dépenses folles et de luxe effréné, chacun courait après la fortune, croyant courir après le bonheur. De là ces nombreux mariages contractés par intérêt et où le cœur n'était pour rien. Mariages inféconds et maudits !

M. de Lavergne. Oui, l'on ne saurait nier...

L'enfant. — Par suite de cet amour immodéré du bien-être, on craignait, même dans les familles riches, que les enfants fussent trop nombreux ; un ou deux héritiers souffreteux suffisaient au ménage le plus aisé. Enfin les femmes qui, suivant en cela l'exemple donné aux Tuileries, ne vivaient que pour la toilette et les plaisirs mondains, les femmes considéraient la maternité comme une gêne et l'allaitement comme un ennui qu'il fallait à tout prix s'éviter. Voilà, avec les mauvais traitements infligés aux enfants par des nourrices mercenaires, les causes de la dépopulation en France.

M. de Lavergne. — Fort bien. Mais le remède ?...

L'enfant. — Le remède consiste dans la pureté des mœurs et l'observation des devoirs de famille. Ce sont là des vertus républicaines.

M. de Lavergne. — Je t'écoute et j'admire comment, à un âge si tendre, tu peux tenir un langage aussi sérieux.

L'enfant. — Je suis jeune comme le monde et vieux comme lui. Je suis de toute éternité. Moi seul puis arrêter le progrès du mal. Mais j'ai, pour entraver le bien que je veux faire, un cruel et puissant ennemi.

M. de Lavergne. — Cet ennemi, quel est-il ?

L'enfant. — Il s'appelle l'Argent !

M. de Lavergne. — Et ton nom, à toi, ne peux-tu me le faire connaître ?

L'enfant. — Je suis l'Amour !

CADET.

GANDOISES DE LA SEMAINE

Si quelques républicains se mettaient dans l'esprit de faire une manifestation des plus pacifiques le 22 septembre, c'est-à-dire de faire une promenade en ville, précédés du drapeau national, vous verriez un beau remue-ménage dans Landernau.

Mais, qu'une bande d'individus, au risque de blesser les sentiments religieux d'un grand nombre de citoyens honorables, se prennent du besoin de faire une procession au nom du Sacré-Cœur de Marie Alacoque et des classes dirigeantes, c'est sous la protection de l'autorité et de la police que la chose s'accomplit.

Il y a eu dimanche une manifestation des cercles catholiques. Le ciel seul ne s'est pas montré bienveillant à l'endroit de ces pieux manifestants : il pleuvait à ne pas demander la démission de M. Senterre.

La petite fête, commencée à huit heures du matin, n'a pris fin qu'à cinq heures du soir ; il est vrai que le programme était chargé : pèlerinage, messe, sermon, discours, banquet, vèpres, etc., etc.

Tout ce que j'ai pu voir de la manifestation, c'est le commencement et la fin.

Au début, il m'a été donné d'admirer le papa Chaurand et son ami Lucien Brun, deux retoqués du suffrage universel, qui marchaient de front avec M. le comte de Mun.

Les gones de Saint-Georges précédaient le cortège en chantant le refrain de *romance* que l'*Événement* a consacrée au Pierre l'hermite moderne :

C'est le beau cui,
C'est le beau cui,
C'est le beau cuirassier.

A la fin, j'ai vu tous les manifestants une brioche à la main. C'était un cadeau du comité des cercles catholiques, à qui cela n'a pas dû coûter bien cher : il fait tant de brioches qu'il doit en avoir un stock énorme en magasin.

* *

La *Décentralisation* a fait une boulette.

Il s'agit de savoir si la faute doit être imputée au reporter : A-t-il commis la chose sous l'influence de la pluie, de l'émotion qu'il a pu éprouver en présence de la réunion auguste, ou était-il mal à son aise, à la suite d'un banquet auquel ont manqué les cailles et les faisans ?

Peut-être bien est-ce la faute du compositeur ? Dans ce cas, le typographe aurait eu vraiment de l'esprit.

Voici ce que nous lisons dans le compte-rendu de M. Caverot, aux messieurs des Cercles catholiques :

« Soyez donc remercié, mon R. P., soyez remercié M. le comte, et vous mes zélés et bien-aimés diocésains, « vous l'élite et la force vive de cette ville de Lyon si féconde en hommes de bien et en bonnes ; animez-vous, « etc. »

Ce qu'a dit M. Caverot après le mot *bonnes*, je n'en sais rien ; mais je me plais à espérer qu'il a dit quelque chose que la *Décentralisation* a oublié. Le pays des bonnes ! cela fait tout de suite penser à Dumollard.

Si cette erreur pouvait du moins rendre le pieux journal indulgent à l'endroit de ses confrères, l'erreur aurait accompli un miracle ; mais vous verrez que ce sera tout le contraire.

La *Décentralisation* — c'est une feuille dont on ne saurait trop parler — est toujours en quête d'inventions qui attirent l'attention du public sur elle et qui puissent amener les abonnés à sa caisse. Et puis elle fait de la politique transcendante.

Ne pouvant établir le petit-neveu de Louis XVI sur le trône de France, elle a entrepris de faire monter l'époux de Marie-Antoinette à cheval.

La *Décentralisation* veut couler le couple royal en bronze.

Louis XVI à cheval n'est guère nature : il serait plus vrai, tranquillement assis à un bureau dont il a fait la serrure, et écrivant au roi de Prusse pour l'inviter à envahir la France, afin de mettre la nation à la raison.

Vous verrez que, le père Loriguet aidant, les amis du journal des Révérends Pères trouveront moyen de draper Louis XVI en héros et sa femme en Marie-Thérèse.

* *

A propos de politique, avez-vous lu le fameux traité du 11 juin ? Eh bien ! à la bonne heure, voilà des gailards qui n'y vont pas de main morte. Ils se mettent deux, le Russe et le Prussien, et se disent : nous allons arranger l'affaire.

— Vous comprenez bien, dit le Russe, que si je vous ai laissé éreinter l'Autriche, piller et rançonner la France, sans rien dire, c'est évidemment avec l'intention de vous demander le même calme le jour où j'irai faire mon voyage d'affaires en Turquie.

— Je l'ai toujours compris ainsi ; répond le Prussien.

— Je n'ai guère que les Anglais à craindre ; mais, s'ils sont embêtants sur mer, ils ne sont pas gênants sur terre.

— L'Autriche se tiendra coi, sinon l'Italie lui pincera le Tyrol et le Trentin, et je m'annexerai ce qui lui reste d'Allemands.

— Mais la France ??

— La France ! ô ma chère Russie, il y a longtemps que vous avez fait croire à ses hommes d'Etat que vous êtes leur meilleure amie. Ils l'ont d'ailleurs bien vu en 1870.

— Alors, vous croyez que je puis aller de l'avant ?

— A moins que vous ne vouliez attendre que j'aie fait un nouveau coup.

— Non ! non ! J'aime mieux marcher tout de suite. (A part) Tes petits sont déjà trop forts.

Mais si le traité n'était qu'une affreuse blague ? Si cet immense mystificateur, qui a nom Emile de Girardin, avait été tout simplement mystifié ?

Ça prouverait que le traité de paix qu'il a publié dans son canard n'est pas le vrai ; mais cela ne démontrerais point qu'il n'y a pas eu de traité.

* *

Deux hommes de cœur et de talent, deux patriotes sincères et ardents, ont écrit un livre qui a pour titre : *le Plébiscite*. C'est une histoire aussi vraie qu'admirablement racontée des derniers temps de l'Empire et aussi de l'invasion : ce malheur national qui termine le règne de chaque Bonaparte.

Tout naturellement, la clique badingueuse, depuis le doge jusqu'au roquet, s'est mise à aboyer contre Erkman et Chatrian.

Le brigadier Bücheron, qui signe Saint-Genest au *Figaro*, a donné de tous ses crocs usés ; l'exemple a été suivi : les ratapois ont crié que le *Plébiscite* est un livre anti-français et écrit en faveur de la Prusse.

M. de Bismarck s'est chargé de répondre à la meute impériale : il a interdit l'entrée du livre d'Erckmann-Chatrian en Alsace.

Mais, résultat imprévu des souteneurs de la famille Badinguet : il ne reste pas un exemplaire du *Plébiscite* chez les libraires, et l'on prépare une édition complète et à bon marché des œuvres d'Erckmann-Chatrian.

Avant trois mois, tout le monde saura par cœur : *Mademoiselle Thérèse*, *l'Invasion* et *l'Ami Fritz*, ce délicieux roman, dont les auteurs ont tiré une charmante comédie, qui doit être représentée sous peu au Théâtre-Français et dont Ratapoi, Casmajou et leurs amis ont juré d'empêcher le succès.

Les Badingouins s'attaquent à une œuvre qui brille par le cœur et l'esprit ; cela rappelle la fable du Serpent et la Lime.

GNAFRON.



PAROLES ET MUSIQUE

Je ne suis pas content, mais, là, pas content du tout de M. Senterre : il a des préférences, et je ne suis point au nombre des privilégiés. Notre aimable directeur qui sait, à n'en point douter, que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, s'est mis sur le pied d'envoyer à certains journaux le compte-rendu de ses représentations. Je me disais : point n'est besoin de m'occuper de la chronique théâtrale, je vais la recevoir toute faite de la direction ; et je m'en réjouissais :

Il est si doux de ne rien faire...

Et rien ! je n'ai rien reçu ; il faut que je fasse mon ouvrage moi-même. Et avec cela qu'il est si agréable ! Seul, le *Petit Lyonnais* reçoit la prose directoriale. Heureux confrère ! Et dire qu'il en a fait fi !

J'ai d'abord à constater le décès de trois ténors : l'un, M. Miral, a succombé à la fin d'une carrière malheureuse, sous le coup des sifflets. Quant aux deux autres, MM. Charelli et Montjauze, ils ont bu la ciguë après se

l'être versée de leurs propres mains. Ils ont résilié avant le prononcé du jugement.

Il nous reste donc un trésor : c'est M. Delabranche. S'il suffit de faire des efforts déchirants pour chanter le grand répertoire, et d'en venir à pousser des cris sans justesse comme sans goût, M. Delabranche peut compter sur un succès final.

M^{lle} Montoya fera-t-elle son troisième début ; on en doute généralement.

Avez-vous entendu M. Brégal, le baryton ? Sa voix serait, par moments, assez supportable ; mais il s'en sert à peu près comme ferait un chat d'un Stradivarius.

Faut-il parler du jeune élève qui a nom Galli ? A quoi bon, il est jugé.

Et voilà la troupe que nous a présentée M. Senterre, ce directeur type, qui regimbe quand on lui dit qu'il ferait mieux de se retirer que de continuer un métier pour lequel il n'est point fait.

On a dit au public : attendez ; laissez faire, et vous verrez que ce n'est pas si mauvais que ça. Eh bien, le public a attendu et il a vu — ce que vous ne pouviez pas ignorer, M. Senterre — que c'est aussi mauvais que cela.

Certainement vous avez M^{lle} Isaac.

Mais enfin, vous conviendrez que cela ne suffit point pour constituer un ensemble. Le plus charmant et le mieux doué des rossignols ne peut pas chanter toutes les parties d'un opéra.

Et messieurs vos comédiens, qu'en dites-vous, ô inimitable directeur ? Tenez, permettez moi un bon conseil, bien que je sache que vous faites fi de ceux que je vous ai donnés : si j'étais à votre place, je traverserais le pont Morand et j'irais aux Variétés trouver M. Arnaud, l'intelligent impresario de ce théâtre. Je lui demanderais tout simplement de me céder quelques-uns des excellents artistes qu'il a eu le bon esprit d'engager, et qui brillent chaque soir dans des représentations dont vos habitués n'ont aucune idée.

Peut-être se montrerait-il sensible à votre demande, et alors on pourrait aller voir jouer chez vous *Ruy-Blas* et des comédies qu'on y a exécutées sans pitié pour l'art dramatique.

Il est un juge devant lequel on croit que vous allez comparaître, et qui, du moins vos amis l'espèrent, se montrerait aussi bienveillant que vous pouvez le désirer.

Une commission municipale — c'est d'elle qu'il s'agit — pourrait-elle vous tirer de peine ? et d'ailleurs le voudra-t-elle ?

Eh bien, mon pauvre directeur, à vous parler franc, je n'en crois rien.

On n'a pas consulté le Conseil pour vous installer dans le cabinet directorial, pas plus que pour vous y maintenir, alors qu'il était si facile de vous inviter à en sortir. — Que, si celui qui vous y a mis n'est plus là, celui qui vous y a maintenu se tire d'affaire. Il serait en vérité trop commode de dire aux gens : je me suis trompé, mais je m'en lave les mains ; c'est à vous d'arranger les choses.

Si bons enfants que soient nos conseillers, ils n'entreprendront point la guérison d'une direction à l'agonie et qui, si elle réussit à prolonger son existence, ne le fera qu'au grand dommage de l'art et des plaisirs du public qui paie cependant 260,000 francs de subvention.

CHEL-DE-LYNX.

CORRESPONDANCES

E. T. — T'as ben, pour le sûr, de bonne rebriques ; mais, mon pauvre vieux, je t'assure que nous pouvons pas dire tout ce que te penses. Continue toujours à nous en fabriquer, et bientôt nous te contenterons.

Gracé. — Comment, t'oses nous faire de reproches ? Ah ! c'est pas bien, ça. Nous qu'avons toujours une estime gros comme la Maison-de-Ville pour toi ! Et te te fâches ! Faut te souviendre que nous ons toujours dit que gn'avait pas de z'anges dans le firmament que puissent mieux porter d'z'ailes que toi. Aussi, reviens-nous vite.

Qu'est-ce qu'il dit ? — Reçu juste au bon mement pour l'imprimaison. Pour tout ce que te demandes, crois-moi, y sont pas malins à trouver. Vire te de flanc et je sis sûr que te trouveras la collesion complète. Y gu'en a autant que de z'asticots sus les fromages.

A deux malins. — Mes belins, pas mollien aujourd'hui de vous dire tout ça que je pense. Y manque de place, mais vous savez ben qu'y n'en faut pas large, de la place, pour que vous arreconnassiez celui qui vous tient à graboton dansson estôme. Y gn'a pas besoin de vous y redire, vous en avez ben de preuves, te pas ? Devinez encore celle-là :

I. — A. ; — E. — I. — A.

Le Gérant, THEULE.